

LE VOYAGE  
DU FRÈRE PUÎNÉ

par  
HENRI GHÉON

*"Il y a beaucoup de demeures dans  
la maison de mon Père."*

Évangile selon St Jean

*"Rien, rien et rien."*

St Jean de la Croix

On sait comment un moderne exégète, d'autant plus subtil que moins orthodoxe, un jour, s'avisa de conter, à sa façon, l'histoire de l'enfant prodigue : plus spécialement son "retour" (1).

Une série d'émouvants entretiens avec le Père, avec la Mère, avec le Frère aîné et le Frère puîné, éclaireraient d'un jour contrasté la figure même de l'inquiétude. Mais était-ce bien là le prodigue, la brebis égarée, le beau louis d'or ?

Écoutons-le encore. Non, certes, il ne se surfait point. Il avoue tristement ce qui le ramène : la faim, la lassitude, plutôt que le remords et que l'amour. Il regrette les sables et les amères coloquintes... Pourtant il accepte la pourpre et ne repousse pas le quartier de veau bien doré. Mais sait-il ce qu'il veut ? Tout et justement les contraires ! et le doute et la foi ; et le repos et l'aventure. (Notez qu'aux temps païens, Hercule lui-même a choisi.) Il est, comme tant d'autres, tourmen-

---

(1) *Le Retour de l'Enfant prodigue*, par André Gide (Nouvelle Revue Française, 1 vol.).

té et insatiable. Jamais il ne pardonnera au monde — et en l'espèce à sa maison, à son Eglise — d'avoir une porte et des murs ; il a rêvé d'une demeure singulière où l'on serait à la fois dedans et dehors. Il partit sans durable audace ; il revient sans contrition et sans mérite. Peut-être manquait-il également de caractère pour vraiment rentrer et vraiment sortir... — Le premier acte de sa nouvelle vie achève de le peindre. Humilié, déçu, on le voit qui se venge de sa déception en débauchant son jeune frère. Ainsi le petit partira cette même nuit, reprendra la folle entreprise... qui ne peut pas ne pas manquer — et le prodigue le sait bien. Mais quoi ! si déjà on l'imite, c'est qu'il n'eut pas tout à fait tort ! Cela aussi fermera la bouche à son grand frère. — Pourtant, que dira-t-il quand il verra sa mère qu'il aime pleurer ?

Ici finit la parabole, quand justement le drame se nouait. Drame à la maison, drame sur la route. Car le nouveau prodigue maudira plus d'un coup son frère et quand il rentrera les mains vides, quel reproche affreux ! Mais non, c'est autrement que tourne l'aventure, telle du moins qu'un ermite me la conta. L'histoire que nous venons de lire et d'admirer serait celle du faux prodigue. Le vrai, celui qui revient pour de bon et à qui le désert profite, c'est l'autre, le frère pufné.

## I

Donc, le frère pufné, sortant de la maison, prit la route de l'aventure. La lune à son déclin dessinait les pas du retour qu'avait laissés marqués dans le sable la brebis vaincue. L'aventureux ne regarde pas à ses pieds. Il ne songe pas à ce qu'il quitte, ni au père, ni à la mère, ni aux frères, ni à la maison. Il a le plus beau devant lui et lève la tête. Pourtant, dans son enthousiasme, sous la coupole immense des étoiles, il pria tout haut l'Inconnu, comme il n'eût pas su le faire dans sa chambre. Dans l'instant où il reniait ses plus solides amours, il sentait en lui des flots de tendresse. Il saisit à deux mains un bouleau à l'écorce lisse et, de ses lèvres, le baisa. Le tronc argenté était rose ; l'aurore s'éveillait.

Il se retourna une fois, quand il fut assez loin pour être sûr que les murs du jardin natal avaient sombré derrière la colline. Alors, il eut la plaine pour lui seul.

Aller devant soi. Être libre. Aller encore. Aller toujours. Il ne s'en lassait pas. Le sol complice s'était

fait élastique et semblait lui prêter élan comme le mythe d'Antée. Un jour entier, il marcha pour marcher, sans rien voir et sans rien entendre, surtout sans rien penser. Son pas le contentait — et la plaine la plus plaine qui fût au monde semblait se dérouler sans fin comme une pièce de drap à mesure qu'elle est tissée, pour lui, rien que pour lui... Notez qu'il eût usé ses pieds, les semelles avec la corne, à parcourir les layons innombrables entrecroisés dans l'immense parc de son père, les labours de son père vastes comme la mer et aussi les landes arides qu'on lui disait s'étendre au delà des vergers et qui étaient eux aussi du domaine. Mais il ne respirait là-bas que paresse et qu'étouffement ; du domaine il ne connaissait que le mur pour s'y percher et y rêver pendant des heures.

Le second jour, il s'arrêta et s'assit où il se trouvait, sur une pierre. La terre sans relief trzçait avec le ciel circulaire un rond parfait dont lui-même formait le centre. Il prit tout le temps qu'il fallut pour réaliser cette solitude à laquelle il avait si longtemps aspiré. Étant seul, il se sentait maître, sans égal, sans rival et, en vérité, il régnait... Sur la lande dont j'ai parlé, il eût pu régner à bon compte, au temps de sa captivité : les troupeaux de son père disposaient d'un si vaste espace que les bergers, à l'heure de la soupe, s'appelaient au son de la corne sans se voir, et il était permis au fils du maître d'isoler sa prière dans la bruyère et les ajoncs... Hélas ! si loin qu'il eût rejoint les pâtres, il eût senti encore l'ombre de la maison sur lui.

A la troisième aurore, le plateau déclinant le porta, le roula jusque dans un fond de vallée où, sous les saules gris, un gazon, bleu comme est le jeune blé, courait. Il s'étendit de tout son long, baignant ses membres las et heureux d'être là dans cette fraîcheur végétale, et, tantôt la face dans l'herbe qu'il mordille, tantôt les yeux tournés vers l'envers des feuilles et le ciel, il ne s'arrête plus de rêver, sans que jamais une voix importune lui rappelle où il est, quel il est, sa dépendance et son pays. Lui qui a tant rêvé, n'a jamais fait d'aussi beaux rêves : l'azur lui entre jusqu'à l'âme par les yeux. Il est libre aujourd'hui de ne pas formuler ce qui s'emmêle dans sa tête : toutes les pensées à la fois ! Mais quoi ? ne pouvait-il pas aussi rêver dans sa demeure ? manquait-il d'endroits frais et beaux ? et l'oraison n'est-elle pas chose infinie ?...

Une source chantait. Il a bu. Une ivresse claire que ne saurait donner le meilleur vin. Sous un prunellier, il

s'aperçoit qu'il avait faim, mais au moment même qu'il mange. Il est parti sans rien et il n'a vraiment qu'à cueillir... A la maison, on jeûnait à jour fixe et à heure fixe on mangeait. On souffrait un peu de la faim les jours de jeûne ; mais les autres jours on manquait d'appétit. Le nouveau prodigue se réjouit d'avoir découvert à la fois la soif et l'eau, l'appétence et la nourriture... Que ne faisait-il pénitence, jadis, avec autant de cœur !

Il a sommeil : il dort. On dort mieux sur la terre dure. Mais il pouvait dormir à côté de son lit, hier.

Le monde lui fut neuf, ainsi, toute une semaine.

## II

Il y avait bien des arbres dans la forêt ; elle était plutôt un verger, mais gigantesque. Les arbres les plus hauts et les plus drus, toute espèce d'arbres, avec des fruits à ne pas les compter. Certes, ceux-ci n'étaient pas de première taille et on les eût vendus pour un demi-sol au marché. Ils se rattrapaient sur le nombre. Et quant à leur saveur, elle n'avait ni la plénitude, ni la finesse, ni les harmoniques superposés qu'on n'obtient qu'à la longue, à force de tailles et de greffes. Un goût franc, sans dessous, ou bien tout doux ou bien tout aigre. Sans doute, en quelque coin, on en eût trouvé de plus rares, mais, mêlés avec tous les autres, on eût dû longtemps les chercher.

Quand le frère puîné eut vécu comme un singe, d'abricotier en dattier, de cocotier en vigne folle, et qu'il eut à peu près épuisé tout le jeu des fruits, non sans se rabattre parfois sur un fenouil ou une carotte, tout à coup son désir, jusque-là intégralement disponible, se polarisa vers une idée fixe, qui, remarquons-le bien, ne lui appartenait pas en propre : un autre l'avait mise en lui. Mais l'idée fixe emplit à ce point notre personne que rien à celle-ci ne paraît aussi personnel : elle devient la personne même... En un instant, l'enfant capricieux devint le seul désir de la seule "grenade amère", celle-là, point une autre que lui avait rapportée le porcher, de "ce petit verger abandonné... qu'aucun mur ne sépare plus du désert". Pour ce fruit, sans doute atroce au palais, il eût donné toute la forêt délectable. De fait, il ramassa son bâton et il partit.

Il mit longtemps à trouver la "grenade amère". A peine avait-on quitté la forêt que, toute ombre cessante, on marchait vers la roche rouge d'un plateau calciné, creusé de cratères géants. Le vestibule de l'enfer n'eût pas été

pavé de pierres plus dures. Il faisait grand soleil et le soleil semblait ne quitter jamais le zénith. Sans cesse il fallait monter et descendre. Pas une source, pas une baie et pas même un brin d'herbe sèche à mâcher... L'enfant rendait toute l'eau de son corps, il butait, tombait et saignait... et pourtant il n'avait jamais ressenti tant de joie. Songez donc : il avait un but. La netteté du but décuple la force de l'homme ; elle le lave des contradictions inquiètes qui obscurcissent son regard et ne l'aveugle plus que sur le risque, la souffrance, sur la déception. Ainsi, au bout de l'horizon, chaque fois qu'il escaladait la lèvre d'un nouveau cratère, le jeune vagabond voyait au loin la grenade pendue comme la lune pourpre à son lever — puis il trébuchait dans le trou.

Maintes fois, le verger promis, un buisson de feuilles cuivrées au bord d'une source secrète — tel, du moins, l'imaginait-il — offrit son apparence et tout aussitôt s'effaça. Il fut successivement un puits comblé sous une souche pourrie, le mur écroulé d'une porcherie, ou un dolmen funèbre, ou le jet boueux d'un geyser. Il fut plus souvent un mirage, mais l'enfant ne se lassait point. Et celui-ci aima sa soif, aima sa faim, aima ses plaies, comme son désir même... Enfin, le verger se montra.

Plus chétif, hélas ! plus terne, plus sec que ne l'imaginait le pèlerin en veine de macération et de misère : un fagot portant un seul fruit. Et, loin de ressembler à la lune levante, la grenade était verte comme une noix. Mais, les yeux brillants de plaisir, enfin payé, l'enfant osa porter la main sur elle.

Que lui importaient sa couleur, sa maturité, sa saveur ! Il avait trop peiné à sa poursuite pour n'être pas fermement décidé à la trouver et belle et mûre et bonne — et la plus belle et la meilleure. Il brisa donc l'écorce et mordit au cœur des grains noirs. Telle était sa soif et telle sa faim, qu'amère comme l'aloès et spongieuse comme la mousse des arbres, la grenade versa en lui une douceur qu'aucun des fruits aigrelets et aqueux de la forêt ne lui avait de loin procurée. Il sentit sa langue rôtie s'humecter de miel, la sueur sécher sur ses membres, la cuisson de ses plaies s'éteindre et l'aise rentrer dans son corps. Et comme il bénissait Dieu malgré soi, les pieds posés au creux de la source tarie, sous la pauvre ombre du fagot, soudain, quittant le fruit — il faut décidément qu'il se méfie de la mobilité de ses pensées — il s'arrêta pour rechercher dans sa mémoire quels fruits déjà connus celui-ci lui rappelait. Aucun, absolument aucun. Mais la grenade amère et douce fit lever

sourdemment et traîtreusement le souvenir de son contraire, le parfum vraiment délicat des raisins, des pastèques et des oranges qui mûrissaient au verger du père, là-bas. Il vit l'allée couverte et la corbeille sur la table. Il vit ce que jadis il n'avait pas su voir. Il vit que s'il continuait, il allait comparer peut-être... C'est le danger de tout bonheur sitôt qu'on le tient. Attention ! Alors, rompant du même coup la double attache, il se leva, jeta loin de lui la grenade, et reprit, sans but, son chemin.

Or, déjà, par dessus le désert de son choix, à l'endroit même où la grenade était tombée, se dressait la splendeur incroyable, si peu prévue, d'une cité toute d'or et d'argent qui venait de sortir du sol. Il sentit son orgueil monter d'un cran et se prit à dire à voix haute ; "Eh ! j'en étais bien sûr !" Les portes d'émail vert, chantant sur leurs gonds, s'écartaient. Il entra dans la cité d'or.

### III

A peine eut-il passé le seuil qu'une acclamation réglée, soutenue par des flûtes et des timbales, l'enveloppa et le saisit. Dans le faubourg pavoisé de voiles oranges qui pendaient des balcons, des colonnes, des mâts et se miraient dans les façades, le peuple entier s'était donné concours pour saluer le voyageur. Car, vous n'en doutez pas, c'était justement lui qu'on attendait, et lui non plus n'en eut pas de surprise. De jeunes esclaves aux mains longues, le dépouillant de ses haillons, l'inondèrent d'eau fraîche et d'huile parfumée, puis le vêtirent d'une pourpre enrichie qui eût fait pâlir la robe de fête dont son frère, l'ancien prodigue, avait été paré. Son pauvre frère ! Il y songea ; mais sans tendresse. Un cheval pie à crinière nattée, suivi d'un poulain couleur isabelle lui fut présenté par des noirs. Esprit de contradiction ou symbole, c'est le poulain qu'il enfourcha. Alors, ainsi monté, il prit la tête du cortège. Les palmes s'agitaient, et surtout les plumes d'autruches. Pour mériter ces étranges honneurs, qu'avait-il fait ? La notion de mérite avait été rayée voici longtemps de ses papiers.

Le palais du prince du monde était bâti sur un rocher qui dominait toute la ville, et il était une ville à lui seul. On y accédait peu à peu par de si lents escaliers de sel gemme que l'on ne semblait pas monter. De part et d'autre, des jardins s'enfonçaient dans des gouffres clairs, et notre voyageur en eût reconnu tous les arbres — ils n'étaient pas d'une autre espèce que les arbres de

son pays — si des maîtres jardiniers, experts en l'art du camouflage, ne se fussent ingénies à en tirer tout le rare et tout l'incongru. Les chênes-liège et les pins saupoudrés de cendre dorée gesticulaient comme des baladins ; les ifs enduits de cire luisante faisaient bloc. Les fruits exagéraient : polis à la main comme des boules d'ivoire, ils ne toléraient plus l'éclat discret du demi-jour sur eux ; chacun d'eux accrochait un morceau de soleil et reflétait un paysage. Les fleurs, deux fois le jour frisées et fardées, tiraient l'œil, et leur parfum, exprès échauffé, fumait comme l'encens en volutes visibles et légères. Enfin, une eau parfaitement filtrée, teinte de diverses teintures, courait partout sur le fond varié de mille canaux et rigoles qui, se fuyant et se coupant, traçaient d'infinies broderies sur des prés gris, pourpres ou blancs. Aujourd'hui, grand jour de liesse, elle se ramassait en un bassin habilement caché, pour jaillir dans des tubes versicolores, dans des colonnes de cristal et entre des glaces sans tain, jusqu' autour du prince du monde qui régnait près du ciel dans une sorte de chambre d'eau. On allait célébrer les noces de sa fille — et avec qui ? avec le voyageur.

Si tels étaient les fruits, les fleurs, les eaux, que devait être ici l'amour ? et quel, l'amour de la princesse ? Seul le sait le nouveau prodigue ; mais il ne nous le dit point. Nullement étonné d'une si merveilleuse fortune, par les escaliers de blanc sel il monte en ce moment, comme à l'intérieur d'un prisme. Son poulain frétilant ne manque pas du sabot un degré. Là-haut, très haut, sous la tiare à triple tour et le manteau de pourpre noire, tout semblable à l'aigle au repos, le prince du monde sourit.

"Toi qu'envoie le Destin, étranger jeune, beau et noble, viens donc recueillir mon pouvoir. A ton tour de régner ; j'ai eu ma part de souveraineté sur la terre. J'avais tout et tu auras tout : ma fille, mon peuple, ma cité sans bornes qui est le monde. Tu seras en tout contenté. Tu seras roi, tu seras libre. Tu es même libre aujourd'hui de repousser ce don royal. Si tu crains le bonheur, retourne ! Tu es libre, te dis-je.

— Je le suis et le reste, répartit le frère pufné. Je suis venu à toi librement, librement j'hérite. Mais tu donnes sans conditions ?

— Autant vaudrait ne pas donner !"

La phrase était-elle ambiguë ?... Le nouveau roi la prit en bien. Aussitôt les trompettes sonnent le transfert de la tiare, du sceptre et du manteau. Carrousel,

danses et concerts, ce fut fastueux et sublime. Le jeune exultait. Rien ne manquait à son triomphe. Si ! ses parents. Que n'étaient-ils là pour le voir ! Ils le plainaient, ils le pleuraient, les fous... Il leur enverrait un message... Mais la fille du prince entra.

#### IV

Nous ne saurions préciser combien de temps régna le nouveau prince. Longtemps, croit-il, bien que le temps lui parût court. L'homme de plaisir ne fait pas le compte des heures. Chaque nouvelle étreinte l'assure de ce qu'il tient, de son pouvoir, de sa durée. Il ne s'aperçoit de son âge que lorsque ses désirs ont perdu leurs moyens. Or, le nouveau prince était jeune, plein de force et pourvu de tout, et même son royaume était si vaste qu'il partit, semble-t-il, sans le connaître tout entier.

Le premier chambellan, au matin, le venait chercher et, le conduisant par la ville, lui ménageait des surprises toujours plus belles, de toujours plus riches possessions. A son lever, du haut de la tour du palais, le jeune homme avait fait son choix suivant son humeur triste ou gaie ; car la tristesse aussi est élément de volupté. Soit le château aux minarets de verre, soit le quartier aux toits d'ébène, soit même le ghetto qui plaquait au cœur de la ville une tache de lichen verdâtre, séduisait au premier regard. "J'irai là", disait-il. Le lieu lui plaisait tant que, quelquefois, il s'y installait à demeure. Il retournait sans cesse à la ménagerie, pour vivre dans l'odeur des fauves. Il s'étira tout un été dans une serre immense et vide où on cultivait à grands frais les curiosités de l'esprit. Il aimait la nuance, il aimait le contraste ; il se reposait du beau par le laid. Il s'était composé une cour singulière de gens de rien et de très hauts seigneurs. Il les emmenait avec lui dans ses expéditions les plus risquées et dans ses voyages les plus lointains. Néanmoins, il s'était ménagé au palais l'illusion d'une famille ; il avait eu de là princesse deux jumelles et il les aimait tendrement. Aussi n'y avait-il en lui ni satiété ni vacance. N'est-ce pas l'état du bonheur ?

Au cours d'une tournée royale à travers la cité qui ne finissait pas et dont, de loin en loin, semblaient mourir les galeries diminuées jusqu'en un fond de marais salants ou de jardins plats, pour aussitôt renaître à l'autre pente et s'élever plus haut (cela pendant des jours, des mois, des années de voyage), le jeune prince

s'avisa d'escalader une terrasse qui n'avait rien pour tenter son envie, sinon une certaine vétusté. C'était dans un quartier ancien de la ville, totalement abandonné, à la suite, paraissait-il, d'un incendie. En vain le premier chambellan s'était-il efforcé, dans un dessein secret, d'en détourner son noble maître, lui représentant que, sans doute, rien de beau ni de curieux n'y subsistait. "Raison de plus pour aller voir !" lui avait répondu le prince. Force avait été d'obéir. Mais, devant l'escalier abrupt qui conduisait à la terrasse où prétendait monter le capricieux souverain, le chambellan fut pris de court et, pour le retenir, ne put prétexter que son âge. "J'irai donc seul", dit le jeune homme. En quatre enjambées, il y fut.

La terrasse, sans agrément, dominait, d'un côté, le quartier en ruines, de l'autre, une sorte de terrain vague comme on en voit à la périphérie des grandes villes, avec une herbe maigre, des tas d'ordures et de débris. Le prince s'arrêta. "Que vous disais-je ?" s'écria son mentor qui, en fin de compte, l'avait suivi. Le prince se taisait. — "Qu'est cela ?" demanda le prince. Au bout du champ pelé, il désignait du doigt une muraille de pierre grise qui fermait hermétiquement l'horizon ; au dessus, le ciel bleu, et pas même une cime d'arbre. — "Qu'est cela ? répéta le prince. — "Eh ! quelque jardin maraîcher. — Où est la porte ? — Je ne sais trop, dit le chambellan. — Cherchons-la !" Le jeune homme enjambait déjà la balustrade pour se laisser glisser en bas. Son guide le saisit par la manche : "Arrêtez, cher sire, vous ne trouverez pas la porte... Et, la trouveriez-vous, qu'il vous est interdit d'entrer. — Interdit ? Ne suis-je pas le maître ? — Maître chez vous, Seigneur ; ceci n'est pas chez vous. — Tout est chez moi ! — Tout... excepté ceci. — Que tardais-tu à me le dire ? — Mais qu'est ceci, Seigneur ? Une enclave de rien au milieu du plus beau royaume ! Quelques champs misérables comme celui-ci. — Je veux les voir. Je saurai bien sauter le mur ; je suis agile..." Il s'élançait. "Seigneur, n'avez-vous pas compris ?" (Ici, le ton du chambellan devient singulièrement grave.) "Peut-être entrerez-vous dans ce jardin de pauvre, mais pour n'en plus sortir, je vous préviens. En tout cas, la loi est formelle : dussiez-vous revenir ici, vous n'y reviendrez pas en roi. Vous perdrez tout ! — Quelle est cette loi qui m'oblige ? gronda le prince. — La seule, bon Seigneur, la seule ! — C'est une de trop." Et il tenait les yeux fixés sur le petit mur au ton sale. "Soit ! dit-il. Nous rentrons." Par dessus le quartier détruit, la ville rassemblait dans ses façades d'or poli tous les rayons du jour tombant et les ren-

voyait à la nue. "Est-ce beau ?" dit le chambellan, pour dire quelque chose. Le prince ne répondit pas.

Ce soir-là, le prodigue eut le sentiment d'être pauvre, d'être esclave, d'être sans bonheur. Le petit mur avait empoisonné son règne. Pour chasser la mélancolie que tout le monde remarquait, on lui fit visiter de nouvelles contrées, goûter à de nouveaux plaisirs. On en inventa pour lui d'incroyables. Ils ne lui semblaient jamais neufs. Alors on le ramena aux endroits où il aimait à retourner naguère, à faire halte, à compter ses trésors. Mais l'or et les plus rares pierres perdaient toute valeur dès qu'il les avait dans les mains. Sa femme lui paraissait étrangère, et ses deux enfants d'un autre que lui... — Allait-il donc rejeter tous ces biens, comme autrefois cette grenade qui avait fait jaillir un royaume du sol ? et, le mot de l'énigme, ne le tenait-il pas ? *Plus loin !...* Il eut pourtant des jours moins sombres et des satisfactions de détail. Il pensa même s'engourdir dans sa confortable richesse. Mais il n'était pas homme à s'arrêter longtemps. Condamné à refaire le même geste qui l'avait libéré jadis, il se leva de son lit, une nuit sans lune, et, ayant endossé la tunique d'un serviteur, il sortit du palais en dissimulant son visage.

Il était trop changé pour qu'on le reconnût. On eût dit que son front avait perdu l'éclat de l'orgueil et son regard cette avidité inquiète qui se jetait sur toute chose comme un loup toujours affamé. En retraversant son brillant royaume, inépuisable, inépuisé, il n'eut même pas un soupir de regret. Loin de le retenir, ce qu'il avait le plus aimé et le plus désiré semblait accélérer sa fuite. Sans esprit de retour, peut-être même, cette fois, sans espoir de récompense, il tentait à nouveau le risque, pour obéir à son destin.

Enfin, il retrouva le quartier des ruines, l'escalier, la terrasse, il enjamba la balustrade et s'élança. C'en était fait. Il atterrit au terrain vague, il courut d'une seule haleine jusqu'au mur hérissé où se déchirèrent ses mains. Il se sentait poursuivi par des ombres, non pas seulement sa lâcheté, sa concupiscence, mais "l'ennemi". Dans un dernier effort, il se hissa jusqu'à la crête et, laissant sa robe aux fantômes, nu, saignant et sans vie, il roula derrière le mur.

## V

Quand il revint à lui, il sentit d'abord ses blessures, puis la terre rugueuse, puis le givre piquant que

l'aube avait répandu sur son corps. Il appela et ne reçut pas de réponse. Lentement, le soleil montait.

Quelque peu réchauffé, il se souleva sur les coudes. Derrière lui, le mur ; devant, un désert plat semé de petites pierres aiguës qui brisaient et réverbéraient le soleil. Songeant à la cité de faste et de délectation, il eut un moment de faiblesse ; puis se dit que, pour rien au monde, il n'accepterait d'y rentrer. — Était-ce donc là tout ce qu'il attendait, un champ vide ? Sa quiétude l'étonna.

Il se leva, essaya de marcher. Il marcha tout le jour, sans chercher grand'chose. L'horizon, en se reculant, ne découvrait rien de nouveau. Il semblait dire au voyageur : "Tu marcheras longtemps à ma poursuite et tu ne recevras rien pour ta peine. Viens ! je n'ai rien à te donner." Le beau désir était-il mort ? — Non, puisqu'il marchait, le prodigue.

Le prodigue marchait en songe, pour la première fois insensible au dehors, pour la première fois promenant ses regards sur le dedans de soi, de tout, bien au delà des apparences. Ce n'était plus le paysage qui nourrissait le voyageur ; mais lui qui nourrissait le paysage. Ses regards projetaient sur le sol égal les merveilles intérieures qu'il découvrait à chaque pas. Jamais il n'avait été plus lucide et moins distrait de sa lucidité. Il n'avait plus de poids sur lui que sa seule pensée, alerte, qui lui présentait en bon ordre toute l'économie de son destin.

"Nu, blessé, solitaire dans ce désert vraiment affreux, de quoi suis-je tellement aise ?" se demandait-il en allant. La conscience qu'il en avait ne dissipait pas son bien-être. "De quoi ? répétait-il (il s'avancait, les mains vacantes). Serait-ce d'avoir tout perdu ?..." — Ce fut comme un trait de lumière : "C'est cela ! c'est cela ! (et il sautait de joie) Je comprends tout !" Il refait en esprit les étapes de son voyage ; il compte sur ses doigts tout ce qu'il a laissé. Sa maison pour un fruit amer ; le fruit amer et doux pour un royaume ; le royaume pour un désert. O délivrance ! "Il ne s'agit pas tant de trouver que de perdre, de saisir que de rejeter. Voilà le mot." Il le répète. Il ne s'agissait pas de cueillir la grenade, non ! mais de quitter une maison où la vie était trop facile. Il ne s'agissait pas de gagner un royaume, mais de lâcher le fruit qui représentait tant d'efforts. Il ne s'agissait pas de trouver le désert où rien plus ne pèse sur l'homme, mais surtout de fuir le royaume, et le plaisir, et le désir. Et il s'écrie : "Rien, rien et rien ! J'ai laissé même ma tunique ; je

n'aurai plus que mon corps à quitter. Je te salue, ô ma belle aventure !"

Comme il s'était mis à courir pour extérioriser sa joie, il sentit battre contre sa poitrine le petit sachet gris qu'il portait au cou depuis son enfance ; il l'avait, en partant, gardé sur lui, par habitude, et, dans l'aventure, oublié. "Je n'ai pas tout laissé, encore !" Il défit le cordon, examina la pauvre chose usée, noircie par la sueur, et ne put pas ne pas l'ouvrir. Le sachet contenait un écu d'or tout neuf, cadeau de baptême, un brin de buis séché cueilli aux bordures du petit jardin, le portrait du Père, l'homme au front juste, de la Mère, au sourire mouillé de larmes, du Frère aîné, avec ses lèvres sans mensonge, et du Prodigue, enfin, le pauvre ! celui qui n'avait pas trouvé. Le jeune homme considéra chaque objet et se laissa sans défense envahir par la tendresse irrésistible qu'il croyait pourtant bien scellée dans le fond de son cœur ingrat. Il reconnut ses plus anciennes amours pour vivantes ; il comprit que là seulement, à la maison qu'il pensait détester, il eût pu trouver de la joie naguère, s'il n'avait eu l'esprit si vagabond. Il se voit au milieu des siens, assis dans la salle commune ; il serait aujourd'hui tellement heureux d'obéir. Car, il le sent, ce qu'il fuyait, ce n'était pas surtout l'obéissance : on exigeait si peu de lui ! peut-être pas assez... — Mais une voix lui crie, impérieuse : "Rien, rien et rien !" Il allait s'oublier. Acceptant le déchirement et le détachement suprême, le prodigue s'essuie les yeux et disperse au vent son passé.

Le soir vint. Le désert durait. Il n'apporta au pèlerin qu'une croix de bois plantée de travers sur un carré de terre fraîchement remuée : le prodigue songeait au petit cimetière "où sont couchés les parents morts". Tout à côté était un trou où l'on descendait par trois marches, un trou d'à peine la longueur d'un homme, dans lequel impossible de se tenir debout, mais seulement couché, assis et, sans doute, à genoux. Une sorte de tourbe engluant de la paille humide gardait encore imprimée la forme d'un corps. Dessus traînait une guenille. Le prodigue eut le sentiment d'être au but. Pourquoi chercher ailleurs ? Il prendrait la place du mort.

Comme la nuit tombait, il entra dans la terre, se couvrit du haillon et, prosterné sur son fumier, la face dans les mains, sanglota de reconnaissance.

## VI

Il s'y établit. Il a, d'instinct, calqué sa vie sur celle que menait le solitaire avant d'habiter sous la croix. Chaque matin, à son réveil, il trouvera posés devant sa porte un morceau de pain noir et une cruche d'eau. Cela suffit. Il croit à la Providence de Dieu. Il ne cherchera pas à deviner qui les apporte. Il aura ramassé dans le champ voisin la bêche de l'ermite et poursuivra le labour commencé, tant qu'il aura dans ses bras de la force : la terre est maigre et ne produira jamais rien. Il relira les feuilles sur lesquelles le solitaire notait parfois sa rêverie. S'efforçant de rêver dans le même azur, il y ajoutera du sien. Il y a là, entre autres, une bien belle pensée. L'ermite y tenait tant qu'il l'a gravée un peu partout, et sur le bout de la planche qui devait lui servir de table et sur le manche de sa bêche et, par avance, sur la croix de son tombeau :

*"L'esprit aventureux qui fuit la règle ne trouvera le bonheur et la paix que sous une règle plus dure."*

Le nouveau solitaire se la récite tout le jour. Afin de l'appliquer avec rigueur, il fera sien l'emploi du temps que l'ermite suivait et qui est affiché au mur : prière et travail des mains, travail des mains et prière, plus un quart d'heure de promenade et deux de flagellation matin et soir. Chaque jour. En tous temps. Le désert ne connaît ni printemps, ni automne ; il ne faut pas de différence entre les jours. Misérable vie à nos yeux ! Nous ne voyons que l'apparence. Demandez au prodige : son sourire vous répondra.

"Ah ! que ne connais-tu mon refuge, cher frère ! s'écriait-il dans l'excès de sa joie. Pourquoi as-tu défait ta route ? Il fallait jusqu'au bout persister. Comme je te plains ! Je prierai pour que tu repartes !"

Or, au cours d'une promenade — un quart d'heure de marche, cela ne mène pas bien loin —, il fut surpris de voir apparaître un vieillard qui, surpris lui-même, approcha. Ils s'abordèrent.

"Je déroge à l'usage, dit le vieillard. Nous avons fait vœu de silence. Mais vous êtes nouveau venu.

— Habitez-vous ici ? dit le prodige.

— Nous sommes quelques solitaires qui vivons en commun dans ce petit bois.

— Est-ce vrai ? Depuis longtemps ? Alors, vous pouvez me dire où nous sommes.

— Ne le savez-vous pas ? Par où donc êtes-vous entré ?

Le prodigue baissa la tête.

"Par le mur, dit-il.

— Par le mur ? s'écria le vieillard, en levant haut les bras. Béni soit Dieu ! Et il se courba jusqu'à terre. Où vivez-vous ?

— J'ai adopté la retraite du solitaire qui est enterré là. Mais ne pouvez-vous pas me dire où je suis ?

— Vous êtes chez le Père.

— Chez quel Père ?

— Je n'en connais qu'un.

— Mais... ce Père..."

Le vieillard mit un doigt sur ses lèvres, pour faire savoir au prodigue qu'il avait déjà trop parlé. Il le bénit et retourna vers l'ermitage.

Le lendemain, dès longtemps avant l'aurore, le jeune hoïtaire était au guet. Devant sa porte, la cruche vide attendait encore d'être remplacée. Au petit jour pointant, une forme blanche prit corps. La démarche souffrante de celui qui venait à lui émut le frère puîné comme une chose familière, même avant qu'il pût distinguer un homme d'aspect encore jeune, portant une cruche et un demi-pain. C'était son bienfaiteur ; c'était, le croirait-on, son frère. Tous deux se reconnurent en même temps ; tous deux, en même temps, ouvrirent les bras, s'étreignirent.

La misère physique de l'ancien prodigue avait empiré depuis son retour. Son frère, après des mois de jeûne, avec sa barbe qu'il laissait inculte, paraissait bien être de dix ans son cadet. Tandis que l'autre vieillissait, il avait même acquis cette jeunesse du regard que vous donnent la paix de Dieu et une bonne conscience.

"Est-ce toi, mon frère ? dit l'un.

— Est-ce toi, mon frère ? dit l'autre.

— Est-ce toi qui me sers !

— Est-ce toi que j'aurais servi !"

En un instant la joie avait rafraîchi le visage de celui qui, chaque matin, traversait les terres arides pour porter aux saints moines leur subsistance du jour. Le puîné se réjouissait de cette transfiguration merveilleuse. Assiégé par son frère d'impatientes questions, il

dut conter d'abord tout son voyage. En en repassant les étapes, il put se rendre compte que tout cela était bien mort, et que tout s'effaçait devant sa nouvelle fortune.

"Quand, déchiré, joyeux comme une graine au vent, me confiant tout entier au Seigneur, je vins ici prendre racine, me doutais-je que ce serait toi qui viendrais, durant mon sommeil, m'assister d'une quotidienne providence ? s'écriait le puîné.

— Quand, un matin, reprenait l'autre, je m'approchai fortuitement de ce trou, resté vide depuis la mort du solitaire, et que j'entendis dans la terre le souffle d'un sommeil égal, me doutai-je que c'était toi qui reposais sur cette couche, et, tant d'autres matins depuis, que c'était toi que j'abreuvais et nourrissais ?

— Dans mon parfait bonheur si durement conquis, repartait le puîné, je n'avais qu'un cri : Et mon frère ! Que n'a-t-il fait tout le même chemin ! Il serait là...

— Moi, le déçu, l'aigri, le malfaisant, qui te prêtai la main jusqu'à la porte, à peine eus-tu gagné la route que je n'eus plus de souci que de toi. Je courus avouer mon crime à mon père. O mon frère, mon tendre frère, il me fallait à tout prix te sauver. Ce fut au prix de mon repos, de ma santé... Je me suis fait le serviteur des pauvres. Chaque matin, comme tu vois..."

Et, sans achever, il ajoute :

"Tu me pardonnes ?

— Mais, frère, j'ai trouvé le bonheur ! Et toi ?

— Je l'ai trouvé aujourd'hui, petit frère, puisque tu m'es rendu. Le remords seul causait mon mal..."

Ils s'étreignirent encore.

"Ah ! parle ! dit le frère puîné. Explique-moi comment une si merveilleuse rencontre. Je t'ai raconté mon voyage. Mais toi, par quel chemin es-tu venu ?

— Je ne te comprends pas : je viens de la maison.

— Quoi ? sommes-nous ici dans le domaine ?

— En vérité.

— Chez le Père ?

— Chez notre Père.

— Et pour se retirer ici, on pouvait ne pas en sortir ?

— On le pouvait. Témoins ces saints ermites, anciens

serviteurs de chez nous, qui ont fait vœu de pauvreté, de chasteté et de silence, et qui habitent dans le bois. Il y a beaucoup de demeures dans la maison de Notre Père. Elle est pour tous et pour chacun.

— Ainsi, dit le puîné, rêveur, nous aurions pu venir ensemble ici dès le jeune âge ? Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? Que de chemin inutile, mon frère, et que de temps perdu !

— Peu important le temps et la route, quand on arrive ! Il y a beaucoup de demeures, et aussi beaucoup de chemins."

Ils se taisaient, dans l'unisson de leurs pensées.

"Dis-moi ! reprit, hésitant, le puîné. Malgré mon vœu, ne pourrai-je pas voir le Père ? et la Mère... et le Frère aîné ? Je le voudrais tant.

— Ils viendront, ils viendront, mon frère.

— Tu n'imagines pas à quel point mon bonheur se gonfle, s'achève, se conclut, depuis que je me suis chez nous !"

Il pleurait. Puis, montrant la phrase de l'ermite gravée sur le bois de la croix : *L'esprit aventureux qui fuit la règle...* :

"Tu l'as lue ?

— Je l'ai lue.

— Je l'ai lue, j'en ai fait aussi mon profit.

— Je l'ai lue, j'en ai fait aussi mon profit."

De nouveau ils se taisent. Puis, l'ancien prodigue :

"Alors, tu restes là ?

— Jusqu'à la mort.

— Jusqu'à ma mort, j'apporterai ta subsistance.

— C'est l'heure du travail : adieu, mon frère.

— Adieu."

Le puîné avait pris sa bêche. L'autre échangea la cruche vide contre la cruche pleine et repartit.

A quelques jours de là vinrent les parents et le frère.

"O l'ornement de mon domaine, le privilégié de Dieu, mon fils ! N'est-on pas bien dans notre maison ?" dit le

Père...

HENRI GHÉON

Orsay, Mai 1919.

LES LIVRES D'HENRI GHÉON

(suite de la page 8)

67. LE PRODIGE DE LONDRES. Comédie en cinq actes de William Shakespeare adaptée par Henri Ghéon selon la version d'Ernst Kamnitzer. Avant-propos de Jacques REYNAUD. Lyon : I.A.C., 1947.
68. ŒDIPE OU LE CRÉPUSCULE DES DIEUX précédé de JUDITH. Tragédies. Avant-propos de Jacques REYNAUD. Paris : Plon, 1952.
69. LA MORT DE LAZARE. Drame en trois actes. Paris : Éd. Billaudot, 1955.
70. LE GALANT BARBE-BLEUE. 4 actes. S.l. : Éd. de l'Amicale, 1955.
71. L'AMOUREUX DISCRET. Comédie en 3 actes. S.l. : Éd. de l'Amicale, 1955.
72. LE MIRACLE DE LA FEMME LAIDE. Un acte de la vie de Saint Vincent Ferrier. S.l. : Éd. de l'Amicale, 1956.
73. CORRESPONDANCE AVEC ANDRÉ GIDE (1897-1939). Édition établie, présentée et annotée par Jean TIPY et Anne-Marie MOULÈNES. Paris : Gallimard, sous presse.

N.B. — On trouvera, dans la bibliographie que contient la plaquette de Jacques REYNAUD (v. BAAG n° 27, p. 44, n. 2), mention d'une vingtaine d'autres pièces publiées dans diverses revues et non recueillies en volumes, et d'une vingtaine d'autres demeurées entièrement inédites.